

Une Présentation des Femmes de Lettres françaises, du Moyen Age à l'Epoque classique

Doç. Dr. Jale ERLAT*

Özet

Bu yazıda, başlangıcından XVII. yüzyıla dek Fransız kadın yazarların toplumdaki yerleri, yaşam öyküleri ve yapıtları ele alınmıştır. Kadın yazarların özellikle Orta Çağ'da toplumsal konumları araştırılmış ve daha sonraki dönemlerde bu konunun soylu kadın yazarlar açısından köklü bir değişikliğe uğramadığı belirtilmiştir. Yazıda kronolojik bir yol izlenmiş, örneğin, Rönesans ve Klasik dönemdeki yazarlar sırasıyla ele alınmıştır. Orta Çağ ve XVI. yüzyılda şiirleri ve eleştirileriyle parlayan kadın yazarları (Marie de France, Christine de Pisan, Louise Labé, Marie de Gournay) XVII. yüzyılda, roman, öykü ve mektup dalında başarıya ulaşanlar (Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette, Mme d'Aulnoy) izlemiştir.

Anahtar sözcükler : Fransız kadın yazarlar, soylu kadınlar, feminizm, şiir, roman, mektup.

Abstract

In this article, French woman writers, their social standings, lives and works are dealt with starting from the origins to the end of the XVIIth century. The social condition of woman writers specially during the Mediaval Age is researched and concerning the noble woman writers, no fundamental changes about their situation in society are observed during the two following centuries. A chronological approach is used so, the woman writers who appealed with their poems and criticisms in the Mediaval Age and during the Renaissance (Marie de France, Christine de Pisan, Louise Labé, Marie de Gournay) are followed by those who succeeded in novels, short stories and letters (Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mlle de Scudéry, Mme d'Aulnoy).

Key words : French woman writers, noble women, feminism, poetry, novel, letters.

*H. Ü., Fransız Dili ve Edebiyatı Bölümü Öğretim Üyesi

Lorsqu'on essaie de présenter les femmes de lettres, ce qui nous frappe c'est de voir l'effort que les femmes ont dû faire pour diminuer les préjugés et le mépris dont elles ont été victimes pendant si longtemps. La création littéraire des femmes s'est souvent heurtée à une image concernant les femmes. Elle en subit encore des conséquences; surtout celle d'être longtemps maintenue hors du pouvoir. Les textes créés par les femmes sont généralement oubliés, même après de grands succès littéraires. L'inégalité juridique entre les deux sexes produit en même temps l'inégalité culturelle, et parfois on a même voulu les exclure du monde des lettres. Cette exclusion a engendré une écriture de la condition féminine. La production des femmes de lettres est alors entrée en relation avec un mouvement féministe concernant une nouvelle réflexion sur cette création littéraire. D'où l'apparition de termes comme "textes de femmes" ou "littérature féminine".

Etant donné qu'il n'est pas question de définir un seul modèle de femmes de lettres, et qu'il est impossible de faire une étude thématique¹ de l'oeuvre féminine, nous nous proposons, pour cette recherche, de présenter un plan chronologique en trois parties ; les origines, la Renaissance et l'époque classique. En abordant le sujet de cette manière, nous mentionnerons brièvement la condition féminine à ces époques anciennes, et notamment au Moyen Age, qui ne présentera, en fait, que quelques modifications jusqu'à la Révolution Française de 1789.

1- Le Moyen Age et les premiers écrivains femmes françaises

Selon les recherches faites sur le Moyen Age qui nous éclairent sur les débuts de la France paysanne, le style de vie n'a pas connu de véritables bouleversements jusqu'à la révolution industrielle. Durant cette longue période, il y avait peu de distinction entre la femme et l'homme². Dans la vie culturelle populaire, les écrivains femmes et les auteurs masculins sont anonymes : les poèmes sont dits et chantés par les troubadours et les troubadouresses dont les noms nous restent souvent inconnus. A l'époque des *Chansons de Geste* et plus tôt, la femme du seigneur présidait aux travaux domestiques avec la vigueur et la rudesse d'un homme³. Au XIIe siècle, sa situation s'est un peu améliorée. L'Eglise, puis la juridiction civile acceptent pour elle certains droits. Comme l'indique Pierre-Yves Badel, "La femme noble en bénéficie et y gagne un certain respect"⁴. "Joinville parle de "la chambre des dames" où les guerriers aiment se divertir à écouter la lecture des romans durant les loisirs que leur laissent la guerre et la chasse. Cette mentalité nouvelle s'est vite répandue et la cour d'Arthur est représentée comme une résidence magnifique où les dames luxueusement vêtues, assistent aux prouesses de leur champions. Les romans de Chrétien de Troyes et de Jean Renart donnent des exemples des conversations galantes au cours desquelles on n'engage pas toujours le coeur, mais où on parle des incidents de la cour et des dernières aventures. On

y courtise des demoiselles, on joue à résoudre les problèmes de l'amour, on y chante les dernières chansons à la mode.

Si nous remontons à l'époque mérovingienne, nous verrons que les femmes doivent s'instruire soit toute seule soit par leur famille, et pour elles il n'y a qu'un lieu d'instruction officielle: le couvent. C'est dans cet établissement-là, lié à l'Eglise, qu'on peut rencontrer des femmes qui ont au moins appris à lire, à écrire et à se cultiver. Et ce n'est pas étonnant d'y voir les premiers auteurs femmes. Par exemple, au VI^e siècle, Sainte Radegonde a composé des élégies latines. Un peu plus tard, la plus ancienne des chroniqueuses françaises, Baudonivie, religieuse à Poitiers, a rédigé en latin un essai, *Les Fioretti*, sur la vie de Radegonde. Au VII^e siècle, Sainte Gertrude, fort lettrée, a pu réciter de mémoire une grande partie des *Ecritures*. Si l'on en croit Jean Larnac, "les femmes cultivaient si bien la littérature dans les couvents que Charlemagne a dû défendre aux religieuses de composer des vers"⁵. En vain puisque Dhuoda a rédigé en 843, à Uzès, un *Manuel (Liber manualis)* adressé à ses fils. Hildegarde de Pingen était si savante qu'elle a pressenti la circulation du sang. Herrade, abbesse de Hohenbourg, a écrit une sorte d'encyclopédie, *Le Jardin des Délices*. Plus tard, les femmes ont étudié la scolastique parmi lesquelles le meilleur exemple est donné par Héloïse (1101-1163), élève célèbre du grand théologien, Abélard. Sur la volonté de celui-ci, elle est devenue abbesse au Paraclet, l'école qu'il avait fondée. Après dix ans de séparation, elle lui a adressé deux lettres demeurées célèbres pour la qualité d'âme et d'écriture qu'elles attestent. La plupart de ces femmes écrivains ont composé leurs oeuvres en latin. Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle que sont apparues les premières oeuvres féminines en ancien français.

Il a fallu attendre le XII^e siècle pour que, en dehors des couvents, les femmes aient la liberté et le loisir de s'occuper des lettres. La première femme auteur laïque à signaler est Eléonore d'Aquitaine (1122-1204), épouse de Louis VII et plus tard du roi d'Angleterre. Grâce à elle, il y a eu des changements dans la situation sociale et intellectuelle de la femme. Méprisée jusqu'alors -on l'avait accablée de tous les défauts et de tous les vices- elle est devenue la dame recherchée et respectée, fascinant les esprits et les coeurs. Signalons aussi les fileuses, qui, pour charmer les heures monotones, composent les premières *Chansons de Toile*. Mais bien au-dessus de ces poétesses anonymes apparaît, à la deuxième moitié du XII^e siècle, Marie de France dont la vie, malgré les recherches des érudits, est encore un mystère. On sait qu'elle a vécu en Angleterre près d'Eléonore d'Aquitaine et qu'elle était douée pour les langues, qu'elle a bien connu la littérature courtoise, et écrit des *Lais*, qui sont à ranger parmi les oeuvres les plus belles et les plus énigmatiques de la littérature médiévale. Outre ses *Lais*, elle nous a laissé un recueil de fables qui sera largement exploité par La Fontaine. Durant sa vieillesse, elle a traduit des écrits religieux du latin en français. Avec Marie de France⁶, la littérature a

quitté la cour bruyante des châteaux ou les rues des bourgs et est entrée dans un endroit plus secret : la chambre des dames. Les courts poèmes narratifs et merveilleux de cet auteur annoncent les futurs contes de fées qui vont proliférer au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Aux XIIe et XIIIe siècles, il nous reste quelques oeuvres et une vingtaine de noms de femmes troubadours, dont les plus connus sont Tibors (née vers 1130), Almuc de Castelan et Iseut de Capio (XIIe siècle), Alamanda et Béatrice de Die (vers la fin du XIIe siècle), Isabella, Clara d'Anduze et Lombarda (début du XIIIe siècle). Citons également La Béguine Anonyme (XIIIe siècle), une poétesse du nord-est de la France, l'auteur de trois *Dits de l'âme*, écrits en dialecte picard qui rendent hommage au Christ.

Le dernier écrivain femme du Moyen Age qu'il faut mentionner est Christine de Pisan (1364-1430) qui, avec ses activités littéraires et intellectuelles, est devenue la championne de son sexe. Son féminisme a connu un grand succès au début du XVe siècle. D'origine italienne, elle a suivi toute jeune son père à Paris, devenant ainsi française d'adoption. Son père, Thomas de Pisan, un astrologue, a bien instruit sa fille et outre l'italien lui a appris le latin, le français. En 1379, la savante jeune fille a épousé à l'âge de quatorze ans, un gentilhomme, Etienne de Castel. Ils ont vécu onze ans ensemble formant un couple réussi, mais en 1383, Etienne de Castel est mort subitement, et Christine est restée veuve avec trois enfants à élever. Elle a essayé d'entrer en possession des biens que son mari lui avait laissés par testament, mais le procès a duré si longtemps qu'elle s'y est ruinée. Femme intelligente et savante, elle a senti son impuissance dans une société d'hommes. Autour d'elle on lisait la deuxième partie du Roman de la Rose dans laquelle Jean de Meung faisait des remarques cyniques contre le mariage, la frivolité et les coquetteries des femmes.

Dans un concours organisé à Avignon, Christine a étonné son entourage en chantant ses poèmes; et a acquis une célébrité chez les grands seigneurs. Elle copiait ses poèmes (lais, rondeaux et ballades) sur des parchemins pour ceux qui les aimaient et les payaient.

Au début de XVe siècle, Christine de Pisan a composé un *Epître sur le Roman de la Rose* (1401) dans lequel elle a mis en cause la misogynie de Jean de Meung qui a critiqué l'amour courtois et le culte de la Dame. Dans la querelle soulevée par le *Roman de la Rose*, elle a pris la défense des femmes, et s'est affirmée comme écrivain-femme contre un auteur masculin. Son ouvrage philosophique, *La Cité des Dames* (1405) présente une société de femmes fondée sur la raison et la justice, et *Le Livre des Trois Vertus* (1405) s'apparente à un cours complet sur l'éducation féminine. Aucune condition n'est oubliée dans les trois parties du livre : les deux premières concernent l'éducation des grandes dames et la dernière celle des bourgeoises et des femmes du peuple.

Christine de Pisan peut donc être considérée comme la première femme de lettres qui

se fait championne de ses soeurs. La littérature était pour elle un plaisir et aussi un gagne-pain. Cette première écrivaine professionnelle a offert une oeuvre d'une étonnante fécondité : poèmes nombreux, ouvrages philosophiques, historiques, politiques et moraux. Nous la connaissons assez bien grâce à une autobiographie qu'elle nous a laissée : *La Vision de Christine*. Son dernier ouvrage, le *Dit de la Pucelle* livré en 1429, est un hommage à Jeanne d'Arc, marquant l'aboutissement de cette représentation positive de la femme qui est l'objet principal de sa création littéraire⁷.

Concluons cette partie avec une remarque de Camille Aubaud quant aux difficultés que les chercheurs rencontrent pour contacter et comprendre les écrivaines du Moyen Age et leurs oeuvres : "La rareté des textes qui nous sont parvenus, des origines de cette littérature féminine jusqu'au XVe siècle, permet une certaine exhaustivité et atteste la qualité des oeuvres. Mais, l'exégèse, l'étude des manuscrits, indispensables pour comprendre la genèse d'une oeuvre et les traits spécifiques d'un écrivain, font cruellement défaut, ainsi que les éditions accessibles à un large public"⁸. A ce commentaire, il faut ajouter que les femmes-écrivains ont été très peu favorisées, non seulement au Moyen Age, mais même aux époques plus récentes. Par exemple, tandis que le *Recueil des Dames* de Brantôme, bien que de valeur moindre que *La Cité des Dames*, soit imprimé dans la Pléiade, les oeuvres de Christine de Pisan restent encore confidentielles.

2- La Renaissance et la glorification de la femme

Le Moyen Age s'est attaché à faire le procès de la femme, de sa légèreté, de sa cupidité d'une part, et de son intelligence et de sa divinité de l'autre, procès assez monotone aussi bien du côté de l'attaque que de la défense. La satire du mariage est aussi devenue un thème commun, et les attaques ne sont pas prises au sérieux. Le changement au XVIe siècle sous l'influence de l'humanisme et de la Réforme, de la vie de société en général, s'opère en faveur de la femme. Bien qu'une querelle soit née entre les amis et les ennemis des femmes, ce sont plutôt les amis qui ont été gagnants.

C'est le livre d'un juriste, André Traqueau, qui a déclenché la querelle. Celui-ci, après avoir étudié tous les textes de loi connus, a composé en 1513 un *Traité sur les femmes*. Quelques années plus tard, les hommes de premier plan ont participé au débat. Comme par exemple le grand Erasme qui, dans son *Institution du mariage chrétien* a réclamé l'égalité de l'homme et de la femme qui serait la conséquence d'une lente évolution réalisée par l'éducation. D'autres défenseurs des femmes les ont suivi : Scévole de Sainte-Marthe, répétant Christine de Pisan, a demandé pour elles une éducation semblable à celle des hommes. Une trentaine d'années plus tard, Marie de Romieu, imitant, elle aussi, Pisan, a composé un *Discours de l'Excellence des Femmes* où elle a montré la femme supérieure à l'homme non seulement par la production de l'esprit, mais aussi pour sa capacité en affaires et ses triomphes les armes à la main. Son *Discours* est suivi

par une *Apologie ou Défense pour les femmes* de Nicole Estienne. Les éducatrices, elles aussi, abondent. Anne de France, fille de Louis XI, dans ses *Instructions* qu'elle adresse à sa fille, a copié Christine de Pisan. Gabrielle de Bourbon avec son *Instruction des jeunes pucelles* et Marie de Romieu avec *L'Instruction pour les jeunes dames* ont fait du même. Quant au grand sage de la Renaissance, Montaigne, lui aussi, il parle des femmes dans certains de ses *Essais*. Par exemple, "Des trois commerces" et "Trois bonnes femmes" sont de longues conversations sur elles, mais il dit malheureusement très peu de choses sur leur éducation et sur leur place dans la société⁹.

Outre ces écrivains et éducateurs, les grandes dames avides de savoir, de culture et de gloire apparaissent comme un défi pour les écrivains masculins car elles s'essayent dans tous les genres. Elles sont alors poétesses, romancières, écrivains de théâtre et de mémoires¹⁰. Celles-ci, ayant eu la possibilité d'être fort bien instruites, marchent à grands pas vers l'émancipation de leur sexe. Parmi ces femmes-auteurs, quatre seulement lèguent leur nom à la postérité : Marguerite de Navarre, Louise Labé, Hélienne de Crenne et Marie de Gournay.

Marguerite d'Angoulême, plus tard reine de Navarre (1492-1549) était la soeur aînée de François 1er. Après avoir passé son enfance et sa jeunesse dans des cours provinciales où elle a pris goût à la poésie, elle a commencé à vivre à la cour après que son frère est devenu roi. Admiratrice des lettres et sympathisante des idées religieuses nouvelles, elle a joué auprès de François 1er un rôle modérateur.

En 1525, elle s'est mariée avec Henri d'Albret, roi de Navarre. Elle a souffert de l'indifférence et de l'inconduite de son jeune mari dont elle était de six ans l'aînée. Dans ses résidences de Pau et de Nérac, elle accueillait les victimes de la répression religieuse. La mésentente survenue entre son mari et son frère puis la mort de son frère en 1547 ont assombri ses dernières années¹¹.

Beaucoup plus cultivée que son frère, et douée pour les langues, elle s'est entourée d'humanistes et d'écrivains: Lefèvre d'Estaples, Clément Marot et Robert Estienne. Elle leur avait accordé sa protection. Sans elle, ces écrivains auraient eu probablement moins d'audace.

De ses trois oeuvres principales, les deux premières, *Le Miroir de l'âme pécheresse* (1531) et *Les Marguerites de la Marguerite des princesses* (1547) contiennent des poèmes mystiques. Quant à son célèbre *Heptaméron* commencé en 1547 et publié en 1558, livre inachevé, il comporte soixante douze contes. Dans ce livre gai, Marguerite de Navarre veut montrer ce que doit être pour des gens du monde l'art de la conversation. Alors que son modèle Boccace, avec ses *Cent Nouvelles nouvelles* et son *Décaméron*, ne visait qu'à faire rire, elle se proposait d'instruire en donnant une définition du véritable amour. Elle reprochait aux hommes leur cynisme et aux femmes, leur hypocrisie. Sévère pour l'amour courtois qui, d'après elle, conduit à l'adultère, elle

essaie de concilier l'amour charnel avec les exigences de la morale chrétienne. La chronique de la cour, les souvenirs personnels ont fourni la matière de beaucoup d'épisodes dans *Heptaméron*, un des meilleurs recueils de contes français.

Le rôle joué par la reine de Navarre dans le développement de l'humanisme de la Renaissance française est, quoique moins spectaculaire, plus important que celui de François 1er. S'étant complètement consacrée à son frère, à sa fille Jeanne d'Albert poétesse comme elle, et à Dieu, son existence a été liée à l'amour et à la charité. Elle a longtemps entretenu une correspondance spirituelle riche en réflexions mystiques avec Briçonnet. On peut dire qu'avant Ronsard, elle est le premier des poètes modernes français, la première à oser confier à ses vers ses émois les plus intimes, ses doutes, ses joies, ses inquiétudes et ses tourments. Et son *Heptaméron* reste le premier recueil de contes de la littérature moderne française. Vrai, vivant, riche et significatif, c'est "un gentil livre" dit Montaigne qui le cite souvent s'étonnant de la place qu'y tient la théologie, mais ajoutant quand même que les femmes ne sont guère propres à traiter de ces matières¹².

De trente trois ans plus jeune que la reine de Navarre, contemporaine de Ronsard, Louise Labé (1525-1565) était "fort belle avec les cheveux blonds, le front haut et la bouche maligne"¹³. Fille de cordier Charley, musicienne et poétesse talentueuse, elle a malheureusement mené une vie troublée. Elle a eu des amants qui lui ont inspiré des vers enflammés. A vingt-six ans, elle a épousé le riche cordier Ennemond Perrin dont la maison est devenue l'un des salons les plus fréquentés de Lyon. Elle a continué à lancer des idées féministes qui envisageaient pour les femmes une culture aussi générale que celle des hommes de son temps : culture physique d'un côté, culture intellectuelle encyclopédique, de l'autre. Il fallait, selon elle, "passer ou égaler les hommes, non en beauté seulement, mais en science et en vertu"¹⁴. Fort instruite la belle jeune dame parlait l'espagnol et l'italien, savait le latin, montait à cheval, aimait le chant, la musique, brodait, tapissait et exerçait un charme incontestable sur tous ceux qui l'approchaient.

Dans son salon, on faisait de la musique, on lisait des vers, on parlait de sciences et de belles lettres. Son oeuvre est assez brève : 24 sonnets, une comédie en prose et 3 élégies. Elle y apparaît comme la grande muse de l'amour, non de l'amour imaginé ou mystique mais, de l'amour passion dans toute sa force. Louise Labé était célèbre, mais cette célébrité n'était pas dépourvue des blâmes et des censures exercées sur son sexe. Attirant sur elle les critiques de Calvin, qui l'a considérée comme "courtisane des lettres", elle essaie, dans son *Débat de folie et d'amour* (1555) de se justifier, d'écrire tout en exhortant les femmes à l'étude, à l'écriture et au savoir, en vue d'une gloire véritable. Elle a dédié ce livre à l'une de ses meilleures amies, Clémence de Bourges qui a été aussi une femme écrivain de la Renaissance.

Louise Labé a vécu au temps de la Pleïade, sans en avoir subi l'influence. Elle écriv-

it selon son coeur, ses sens et ses vers semblent être le fruit spontané du génie, et non de l'imitation. Elle brille au-dessus d'une Marguerite de Navarre trop savante et maniérée. C'est une poétesse qui plait avec son émotion et son naturel car elle a su être tout simplement elle-même.

Contemporaine de Louise Labé, apparaît Hélienne de Crenne (1505-1555). Ayant fait de solides études et appris le latin, elle a épousé, très jeune, Philippe Fournel, seigneur de Cresne. En 1539, elle était séparé de son mari, séparation tardivement entérinée par une décision judiciaire en 1552. Elle a laissé un récit intitulé *Les Angoisses douloureuses* (1539) suivi du *Songe de Madame Hélienne* (1540). Le premier récit inspiré de la *Fiammette* de Boccace, est à la fois le premier roman psychologique sur l'amour et le premier journal féminin. L'auteur s'exprime à la première personne et raconte qu'elle a été mariée à l'âge de douze ans et qu'elle a vécu paisiblement avec son mari jusqu'au jour qu'elle a éprouvé l'amour passion. Elle est très habile à transcrire les tourments causés pour cette passion : la bassesse de l'amant qui raconte à tout le monde qu'Hélienne est amoureuse de lui, et la cruauté du mari dont la jalousie est avivée par la peur du scandale. L'auteur essaie de peindre les effets destructeurs de l'amour passion vécu hors du mariage. La maladie succède aux angoisses, et la mauvaise réputation amène l'héroïne au désespoir. Elle finit enfermée dans une tour surveillée par un mari cruel : image classique du sort de la femme. A côté de ces deux oeuvres maîtresses, son travail le plus souvent réédité est sa traduction des quatre premiers livres de l'Énéide.

A l'opposé de Louise Labé, personnage plein d'émotion, Marie de Gournay (1556-1645) a eu une existence entièrement vouée à la littérature. Née sous Charles IX, elle meurt sous Louis XIV. Mais, si elle appartenait ainsi en grande partie au XVIIIe siècle par la chronologie, c'est au XVIe siècle que son esprit la rattache. Elle ne s'est jamais mariée et a mené une petite vie de vieille fille contente d'elle-même. Elle a eu beaucoup de mérites. Toute seule, elle a appris le latin et le grec et consacré toute sa vie aux études, devenant ainsi une personne fort instruite dont le savoir étonnait. Seulement, elle a eu le tort de ne voir la vie qu'à travers les livres. Louise Labé avait vécu, alors que Marie de Gournay n'a su qu'étudier. Elle a vécu pauvrement et a refusé le mariage pour se consacrer à l'écriture.

On sait qu'à l'âge de dix-huit ans, les *Essais* l'ont profondément influencée. Montaigne est devenu ainsi son idole, et elle lui a consacré sa vie. En son honneur, elle a publié *Le Promenoir de M. de Montaigne*. Quand Montaigne est mort, elle est devenue son éditeur et a traduit pour le public, les passages grecs, latins et italiens cités dans les *Essais*. Elle a très probablement dû sa célébrité à Montaigne¹⁵.

Elle a défendu, en 1622, des idées féministes dans *L'Égalité des hommes et des femmes* publié sous la régence de Marie de Médicis, et quelques années plus tard paraît

Le Grief des Dames (1626), un texte qui marque l'apogée du discours féminin enclavé. L'oeuvre affirme un désir d'égalité et la loi de réciprocité entre les deux sexes. Si l'on en croit Camille Aubaud, "...ce texte passa à peu près inaperçu dans la littérature du Grand Siècle. Il faudra attendre des travaux plus objectifs pour réhabiliter cette femme-auteur si déconsidérée par la critique littéraire et victime de la sottise de ses contemporains..."¹⁶. Mentionnons également un auteur qui, elle aussi, mériterait plus d'études et d'attention : Nicole Estienne (1544-1596), fille de Charles Estienne qui a écrit des stances sur *Les Misères de la femme mariée* et une *Apologie ou défense pour les femmes*.

La carrière littéraire de Marie de Gournay complète ce rapide tableau des femmes écrivains du XVIe siècle. Les textes des femmes de cette période montrent que leur objectif essentiel est d'aller à l'encontre des attitudes qui les manipulent. Les accusations de libertinage, le mépris qu'on affiche envers les écrivains-femmes, l'opposition entre l'amour de Dieu et l'amour charnel, marqueront longtemps leurs textes littéraires. Les réactions des femmes-auteurs constituent un des traits caractéristiques de leur littérature.

3- Les auteurs-femmes et la préciosité

Dès le début du XVIIe siècle, les femmes qui ont voulu se distinguer ont choisi comme moyen la galanterie. Elles ont désiré avant toute chose être "savantes". Il fallait rénover les moeurs françaises devenues grossières à la suite de longues années de guerre civile. C'est dans les salons littéraires qu'est née une politesse raffinée oubliée depuis longtemps. Une nouvelle culture élitiste est apparue et la femme en est devenue l'élément le plus actif.

Dans ce mouvement précieux, pour se distinguer, il fallait être à l'opposé de la femme épouse et mère, en d'autres mots, s'opposer aux valeurs traditionnelles. Il fallait également utiliser un langage maniéré et abstrait, qui se voulait être moderne et original¹⁷. Les Précieuses appartenant à un milieu social élitiste, ont voulu souligner leur différence par le moyen du langage d'abord et puis de comportement. Elles ont manifesté une hostilité au mariage et à la maternité, sans pourtant renoncer à l'amour. Lisons à ce propos ce qu'a écrit Mlle de Scudéry dans le *Grand Cyrus*:

"Si je surprénais dans mon coeur un simple désir d'épouser quelqu'un, j'en rougirais comme d'un crime. ; (...) je veux un amant sans vouloir un mari, et je veux un amant qui, se contentant de la possession de mon coeur, m'aime jusqu'à la mort"¹⁸

Les Précieuses ont ainsi cherché à spritualiser l'amour, tout en exigeant respect et fidélité, et ont fini par être libres et souveraines à la fois. Tout cela peut expliquer les critiques et les moqueries d'un Molière, d'un La Fontaine, ou d'un Boileau. Malgré des adversaires ou des ennemis violents, les femmes des classes aisées ont compris qu'elles

pouvaient accéder à la liberté intellectuelle, et devenir les égales de l'homme¹⁹.

Il y avait un grand nombre de femmes renommées par leur savoir et leur intelligence au XVII^e siècle, mais peu d'entre elles ont osé lutter contre le mépris ressenti envers la femme-auteur. Seule Marie de Gournay a signé ses ouvrages. Malgré son excellente réputation, Madame de Sévigné n'a pas publié ses lettres. Aucune ne s'est risquée dans les genres proprement littéraires. Le théâtre par exemple, était réservé uniquement aux hommes. Les femmes ont seulement abordé les genres tels que les lettres, les romans, les contes, la poésie et les mémoires. Il semble que ces genres offrent à la femme-auteur des moyens par lesquels elle peut le mieux mettre en lumière son talent. Ce sont des genres qui ne sont pas soumis aux règles, et qui lui offrent des moyens d'expression parfaits pour transmettre sa nouvelle image. Tous ces faits nous expliquent pourquoi Mlle de Scudéry et Madame de Lafayette ont écrit des romans, Madame du Sévigné des lettres, Catherine Meurdrac des mémoires et Madame d'Aulnoy des contes.

Madelaine de Scudéry (1607-1701), après avoir reçu une excellente éducation, s'est rendue à Paris où elle est entrée en contact avec le milieu littéraire. Elle a surtout fréquenté l'Hôtel de Rambouillet, et après le déclin de celui-ci, elle a ouvert son propre salon qui est devenu le véritable centre de la préciosité. C'est entre 1641 et 1669 qu'elle a rédigé ses romans d'aventures et d'histoires galantes. Elle a publié son premier roman *Ibrahim et l'illustre Bassa* sous le nom de son frère, Georges. *Artamène ou le Grand Cyrus* et *Clélie*, histoire romaine, chacun en dix volumes, l'ont suivi. Dans *Artamène*, elle a présenté la vie idéalisée des personnalités qui peuplaient le salon de la Marquise de Rambouillet dans sa période la plus brillante. Porté par une imagination très riche, le héros Cyrus (le Grand Condé) a conquis toute l'Asie avant de pouvoir épouser Mandane (la duchesse de Longueville). La vérité psychologique, lorsqu'elle a trait aux excès de l'amour et aux douleurs de l'âme, devient une sorte de raison d'être de ce roman qui pousse certains commentateurs à le considérer comme un roman de galanterie. Dans *Clélie*, l'auteur présente les personnalités de son entourage en les intégrant dans une vision de l'Antiquité. Avec son style romanesque bien réussi, elle les a fait convenir à l'exercice de la psychologie²⁰.

Quant à Madame de La Fayette (1634-1693), issue de la petite noblesse et nommée fille d'honneur de la reine, grande amie de la Marquise de Sévigné, elle s'est liée d'amitié avec le savant Ménage qui l'a encouragée dans ses débuts littéraires. Elle était à cette époque "fort jolie et aimable" d'après le cardinal de Retz, et "toute lumineuse et précieuse" d'après Scarron²¹. En 1655, elle a épousé le comte de La Fayette et l'a accompagné en Auvergne où son mari possédait de vastes domaines, puis, en 1658, elle est revenue à Paris où elle s'est longtemps fixée. A partir de 1662, elle a partagé une longue amitié avec la Rochefoucault. Ayant été malheureusement d'une santé délicate et ayant rapidement perdu sa beauté, elle s'est volontiers mêlée d'intrigues politiques. Après la

mort de La Rochefoucauld (1680) et celle du comte de La Fayette (1683), elle a pratiqué une religion proche du jansénisme et a rédigé *Les Mémoires de la cour de France pour les années 1688-1689*, publiés comme oeuvre posthume en 1731.

Son premier livre, *La Princesse de Montpensier* a paru sans nom d'auteur en 1662. Son deuxième, *Zayda*, histoire espagnole est édité sous la signature de Sagrais en 1671. En 1677, a paru le roman dont personne n'a songé à lui retirer la gloire, mais qu'elle s'est toujours refusée à accepter comme sien: *La Princesse de Clèves*. Le texte de ce livre est plusieurs fois remanié et les événements de la vie courante -maladies, obligations mondaines - n'ont cessé de retarder son exécution. Ce roman a rejoint l'idéal de clarté et de simplicité qui a fait la force du théâtre tragique du Grand Siècle. Le récit qui tourne autour de trois personnages, la princesse, son mari et le duc de Nemours dont elle tombe amoureuse, est devenu un modèle fort intéressant du roman français, en raison de l'importance donnée aux sentiments, aux analyses, à la recherche de la vérité et du naturel : dans un cadre historique, un amour hautement intellectualisé. Avec Madame de La Fayette, le roman romanesque devient un genre particulièrement féminin, et atteint son apogée.

Quant à Marie de Sévigné (1626-1696), issue d'une très ancienne famille de Bourgogne, malgré sa connaissance de langues étrangères, et son excellente formation classique, elle ne s'est jamais reconnue comme écrivain²².

Veuve à vingt-cinq ans avec deux enfants, elle a fréquenté Turenne Foquet et Madame de La Fayette. La rédaction de ses lettres est due à la grande affection qu'elle a éprouvée pour sa fille Marguerite-Françoise qui, après avoir épousé en 1669 le comte de Grignan, s'est fixée en Provence. La Marquise a adressé à sa fille de nombreuses lettres, au moins deux par semaine. Le nombre de ses lettres s'élève à 1500; ses principaux correspondants étant, à part sa fille, Bussy-Rebutin, Philippe de Coulanges, le cardinal de Retz, La Rochefoucauld et Madame de La Fayette²³.

Mise par sa situation mondaine en mesure d'être bien renseignée, elle s'est fait un plaisir de renseigner ses correspondants. Elle a surtout relaté les événements qui passionnaient la Cour et la ville. Ses lettres décrivent également le climat intellectuel et moral de l'époque. Elles révèlent l'éclat de la littérature classique, l'influence du jansénisme, les intrigues de La Fronde et l'intérêt que le public cultivé a porté à la philosophie de Descartes. C'est le "dialogue" de toute une vie qui ne se confond pas avec des mémoires ou une autobiographie. Avec ces lettres, on est loin des auteurs classiques, le ton exclut toute vulgarité et laisser-aller. Le genre épistolaire a favorisé un certain naturel, une certaine spontanéité que l'auteur a revendiqués.

Deux siècles avant l'ambitieux projet de George Sand d'écrire l'histoire de sa vie, Catherine Meurdrac (1613 -?) a entrepris de rédiger les premiers mémoires féminins de la littérature française.

Refusant le mari que lui a imposé son père, elle a choisi elle-même son époux, M. de La Guette, d'un statut social inférieur au sien, et dont elle a eu dix enfants. Elle a rarement fréquenté les salons littéraires, par contre, elle a reçu des cours d'équitation et d'escrime. Durant La Fronde (1648-1652), elle a accompli des missions dans diverses régions de France, habillée en homme. Ses *Mémoires* (1681) écrits dans un style très différent de celui des oeuvres de son temps, évoquent la terrible violence des émeutes, et la satisfaction d'une vie privée rare pour l'époque. Le livre de Meurdrac reste exemplaire de cette tendance mémorialiste si marquée dans la littérature des femmes. Elle a d'une part raconté ses exploits durant La Fronde, et d'autre part raconté sa vie en nous faisant part de ses réflexions sur son mariage et sur la condition des femmes.

Auteur de contes durant le Grand Siècle, Marie Catherine d'Aulnoy (1650-1705) attire l'attention avec son existence pleine de scandales. Après avoir tenté de tuer son mari en 1669, elle s'est exilée en Espagne et en Grande-Bretagne. De retour en France en 1685, elle a tenu un salon littéraire, et s'est trouvée de nouveau accusée d'avoir empoisonné le mari de son amie. En 1690, elle a connu un vif succès avec ses oeuvres écrites sur l'Espagne. Elle a fait paraître de 1696 à 1698 huit volumes de contes de fées contenant des textes d'une imagination très riche. On lui a attribué le célèbre conte de *La Belle et la Bête*. Sa contemporaine, Henriette de Murat (1670-1716), est, elle aussi, l'auteur de nombreux contes parmi lesquels on peut citer *Le prince des feuilles*, *Le parfait amour* et *Jeune et belle*.

Comme ce bref compte-rendu nous l'a démontré, les femmes de lettres au XVIIe siècle, et même bien avant, ont cherché leurs voies en dehors des formes littéraires traditionnelles. Avec Hélienne de Crenne, Mademoiselle de Scudéry et Madame de La Fayette, le roman romanesque, répondant parfaitement bien à l'esprit des femmes, est devenu un genre féminin. Il était lu principalement par un public féminin. En plus du conte et du roman, la correspondance, elle aussi, avait une grande popularité. Comme les écrivains masculins méprisaient ces genres, les femmes en ont profité pour les accaparer.

Conclusion

Des origines jusqu'à la fin de l'époque classique, en passant par la longue période encore mal connue du Moyen Age, et par la Renaissance qui a glorifié la femme-auteur malgré ses détracteurs, il va sans dire que les femmes ont toujours été présentes dans le monde des lettres. Cette présence est appréciée par certains, méprisée par d'autres. De temps en temps, on a voulu les exclure des lettres, mais toutes ces réactions dédaigneuses n'ont pas réussi à les éloigner de la culture et de la vie intellectuelle. Leur poids et leur influence vont aller en augmentant bien que leur forte présence dans le genre romanesque suscitait mépris et hostilité durant le siècle suivant.

Malgré de nombreuses entraves, les femmes, auteurs ou éducatrices, actrices ou traductrices, philosophes ou scientifiques, seront présentes dans divers domaines du savoir. Cette existence, qu'elle plaise ou déplaise, sera une réalité à accepter et non quelque chose qu'on puisse nier. Certaines d'entre elles, sont même des écrivains professionnels - comme ce fut le cas d'une Christine de Pisan - pour qui la littérature et le monde des lettres sont devenus des moyens indispensables de gagner leur pain. Malgré le mépris envers elles, les écrivains masculins du siècle suivant vont finir par les accepter et mieux encore, par les imiter!! Cette tendance se verra non seulement confirmée durant le siècle des Lumières mais amplifiée, à tel point que le XVIIIe siècle pourra être également considéré comme celui du "règne de la Femme".

Notes

- (1) Béatrice Didier a démontré l'impossibilité méthodique de faire une étude thématique de l'oeuvre féminine dans sa recherche *L'écriture-Femme*, P.U.F., Paris, 1981.
- (2) Les Femmes titulaires d'un fief pouvaient désigner un mendataire: celui-ci vote pour elle lors de l'élection des députés aux états généraux. Avant Philippe le Bel, certaines bourgeoises ont été consultées par le roi. Certaines femmes ont été régentes (dont Mme de Sévigné qui a siégé aux états de Bretagne). Voir, Frémy, Dominique et Michéle, *Quid 1994*, Ed. Robert Laffont, 1994, p. 559.
- (3) Voir, Badel, Pierre-Yves; *Introduction à la vie littéraire du Moyen Age*, Dunod, Paris, 1997, p. 79.
- (4) Ibid.
- (5) Larnac, Jean; *Histoire de la littérature féminine en France*, Editions Kra, Paris, 1929, pp.10,11.
- (6) Pour les renseignements plus détaillés sur la vie et l'oeuvre de Marie de France, Voir, Ibid., pp. 16-20.
- (7) Pour la bibliographie de Christine de Pisan, consulter, Angus, J. Kennedy; *Christine de Pisan: A bibliographical guide*, Grant and Cutler, London. 1984.
- (8) Aubaud, Camille, *Lire les Femmes de Lettres*, Dunod, Paris, 1993. p. 14.
- (9) Pour plus de renseignements, voir, Erlat, Jale; "Montaigne et les Femmes" *Frankofoni, Revue d'Etudes et Recherches francophones*, No.5, Ankara, 1993.
- (10) Les grandes dames comme Renée de France, Diane de Poitiers, Marguerite d'Autriche et Marguerite de Valois écrivaient aussi leurs mémoires. Le groupe le plus nombreux était celui des poétesses parmi lesquelles les plus renommées étaient Catherine de Fradonnet, Anne de Gravelle, Gabrielle de Coignard. Quelques femmes se sont essayées au théâtre naissant: A La Rochelle, Anne et Catherine de Parthenay ont fait représenter *Judith et Holopherne* et Madame de Roches a composé une tragédie. Enfin, les femmes ont créé le roman sentimental: en 1532, apparaissent les *Contes amoureux* de Madame Jeanne Flore et, en 1538, *Les Angoysses douloureuses que procèdent d'amour* d'Hélisenne de Crenne. Voir, Larnac, Jean; *Histoire de la littérature féminine en France*, op.cit., pp.53-56.
- (11) Pour l'autobiographie de Marguerite de Navarre, nous avons consulté Salomon, Pierre; *Précis d'Histoire de la Littérature française*, Masson et Cie éditeur, Paris, 1969, pp.58-59.
- (12) Pour ces renseignements, nous avons consulté Bédier, J. et Hazard P.; *Littérature française*, Larousse, Paris, 1948, tome 1, pp. 195-200.
- (13) Le portrait de Louise Labé est décrit par Larnac, Jean; *Histoire de la littérature féminine en France*, op.cit., p. 64., d'après son seul portrait authentique que l'on ait d'elle dans le livre de J. Aynard.
- (14) Ibid., p. 65.
- (15) Une discussion est soulevée à ce propos par Mario Schiff autour de la question suivante: Marie de Gournay était d'une intelligence et d'une originalité incontestables, mais privée de leur réalisation dans une oeuvre littéraire de haute qualité. Est-ce à force d'être restée "à l'ombre de Montaigne"? est-ce parce qu'un tel esprit, apte à défendre les *Essais* contre les attaques de ses contemporains, n'a pu franchir des obstacles à la condition féminine? Voir, Schiff, M., *La Fille d'alliance de Montaigne*, H. Champion, Paris, 1910.
- (16) A ce propos, Aubaud, Camille cite dans sa recherche (*Lire les Femmes de Lettres*, op.cit., p. 31) l'Etude de Marjorie H. Isley, *A Daughter of the Renaissance, Marie de Jars de Gournay*, La Haye, Mouton, 1963.
- (17) Ian Madeau a suscité une discussion sur le problème de l'expression des Précieuses dans son article intitulé "La voix des Précieuses et les détours de l'expression" publié dans *Présences féminines. Littérature et société au XVIIe siècle*, 1987, p. 48.
- (18) Cité par A. Kibedi-Varga, "Romans d'amour et romans des femmes à l'époque classique" dans *Ecriture, féminité*

- féminisme, Revue des Sciences humaines*, No. 198, 1997, p. 519.
- (19) Durant ce siècle, les livres sur l'éducation des femmes ont été plus nombreux que durant les époques précédentes. Parmi ceux-ci, citons le *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon (1687) dans lequel l'écrivain moraliste établit un programme comprenant un peu de mathématiques et de littérature classique et religieuse, mais leur interdisant le droit, l'italien et l'espagnol. Pour plus de renseignements consulter l'article de Bozbeyoğlu, Sibel; "Education des femmes au XVIIe siècle", *Frankofoni, Revue d'Etudes et Recherches francophones*, No.7, Ankara, 1995, pp. 165-174.
- (20) Pour des renseignements plus détaillés sur l'oeuvre de Madeleine de Scudéry, consulter, Godenne. R.; *Les Romans de Mademoiselle de Scudéry*, Droz, Genève, 1983.
- (21) Cité dans *Précis d'Histoire de la Littérature française* de Salomon, Pierre; *op.cit.*, p. 162.
- (22) "Le refus de cette qualité semble être dû davantage à sa condition de femme, en particulier de mère et d'épouse, qu'à son statut social". Ce commentaire est cité par Mossiker Frances dans *L'Amour d'une mère. Madame de Sévigné et son temps*, Julliard, Paris, 1984.
- (23) Quelques lettres de Madame de Sévigné sont publiées en 1697, 1525 et 1526. La première édition importante est faite par Madame de Simiane, sa petite-fille, en 1734.

Bibliographie

- Aubaud, Camille; **Lire les femmes de Lettres**, Dunod, Paris, 1993.
- Badel, Pierre-Yves, **Introduction à la vie littéraire du Moyen Age**, Dunod, Paris, 1997.
- Bédier, J. Hazard, P.; **Littérature française**, Larousse, Paris, 1948.
- Bozbeyoğlu, Sibel; "Education des femmes au XVIIe siècle", **Frankofoni, Revue d'Etudes et Recherches francophones**, No.7, Ankara, 1995.
- Didier, Béatrice; **L'écriture-Femme**, P.U.F., Paris, 1981.
- Erlat, Jale; "Montaigne et les femmes", **Frankofoni, Revue d'études et recherches francophones**, No.5, Ankara, 1993.
- Francillon, Roger; **L'Oeuvre romanesque de Madame de La Fayette**, Librairie José Corti, Paris, 1973.
- Frémy, Dominique et Michèle; **Quid 1994**, Ed. Robert Laffont, 1994.
- Godenne, R.; **Les Romans de Mademoiselle de Scudéry**, Droz, Genève, 1983.
- Kibedi-Varga; "Romans d'amour et romans de femmes à l'époque classique", **Ecriture, féminité, féminisme**, *Revue des Sciences humaines*, No.168, 1997.
- Larnac, Jean; **Histoire de la littérature féminine en France**, Editions Kra, Paris, 1929.
- Manuel d'Histoire de la France des Origines à 1600**, Editions Sociales, Paris, 1971.
- Ménager, Daniel; **Introduction à la vie littéraire du XVIe siècle**, Dunod, Paris, 1997.
- Mossiker, Frances; **L'Amour d'une mère. Madame de Sévigné et son temps**, Julliard, Paris, 1984.
- Schiff, Mario; **La fille d'alliance de Montaigne**, H. Champion, Paris, 1910.